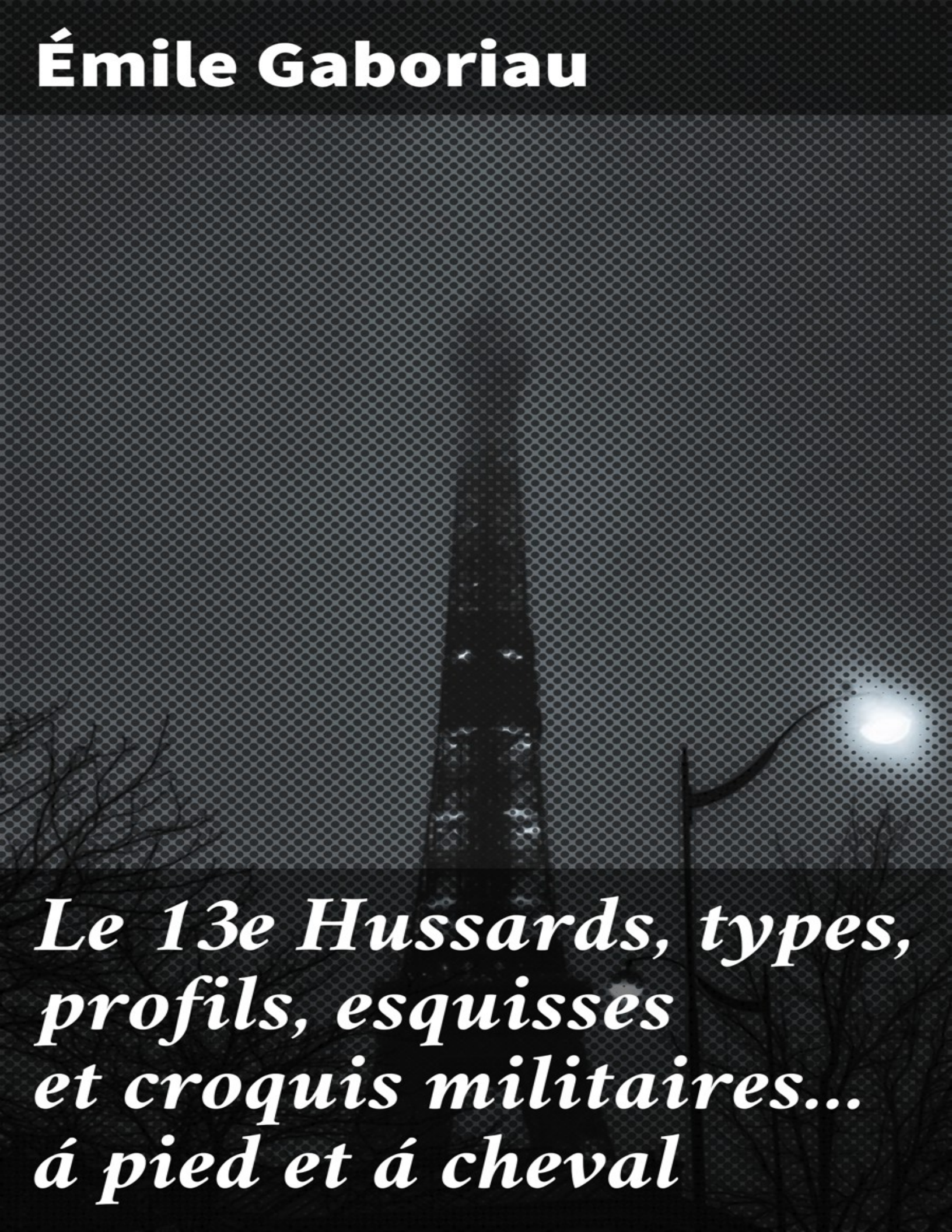


Émile Gaboriau



*Le 13e Hussards, types,
profils, esquisses
et croquis militaires...
à pied et à cheval*

Émile Gaboriau

Le 13e Hussards, types, profils, esquisses et croquis militaires... á pied et á cheval



Publié par Good Press, 2020

goodpress@okpublishing.info

EAN 4064066079659

Table des matières

LE 13 E HUSSARDS

I

II

III

IV

V

VI

VII

VIII

IX

X

XI

XII

XIII

XIV

XV

XVI

XVII

XVIII

XIX

XX

XXI

XXII

XXIII

XXIV

XXV

XXVI

XXVII

XXVIII

XXIX

XXX

XXXI

XXXII

XXXIII

XXXIV

XXXV

XXXVI

XXXVII

XXXVIII

XXXIX

XL

XLI

XLII

XLIII

XLIV

XLV

XLVI

XLVII

XLVIII

XLIX

L

DE LA FANTAISIE

LII

LIII

LIV

LV

LVI

LVII

LVIII

PROFILS MILITAIRES

LA CANTINIERE

LE PERRUQUIER DE L'ESCADRON

LE VAGUEMESTRE

LE ZOUAVE

LE CHASSEUR A PIED

LE FANTASSIN

LE 13E HUSSARDS

Table des matières

**TYPES, PROFILS
ESQUISSES ET CROQUIS MILITAIRES...**

A PIED ET A CHEVAL

PAR

É M I L E G A B O R I A U

VINGT-TROISIÈME ÉDITION



P A R I S

E. DENTU, ÉDITEUR

**LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ DES GENS DE LETTRES PALAIS-ROYAL, 17
ET 19, GALERIE D'ORLÉANS**

— —

1879

Droits de traduction et de reproduction réservés

I

Table des matières

—Mille millions de tonnerres! s'écria le hussard Gédéon Flambert, j'y vois clair à la fin. Moi qui m'étais engagé pour servir glorieusement ma patrie, je suis tout simplement entré au service d'un cheval—de mon cheval.

Encore, ai-je bien le droit de l'appeler mon cheval, et n'est-ce pas lui, qui, à plus juste titre, pourrait dire: mon cavalier?

Le hussard Gédéon, de garde d'écurie ce soir-là était alors à demi couché sur une botte de paille. Pour la première fois, depuis cinq mois qu'il était soldat, il trouvait un instant pour réfléchir.

—Oui, continua-t-il, tout pour mon cheval, impossible de sortir de là. C'est, ma parole d'honneur, à en être jaloux. Je lui appartiens comme l'ombre au corps, ma vie est à lui, il l'absorbe, il la dévore. Car enfin, à quoi se passent mes jours, qu'ai-je fait aujourd'hui?

Ce matin, à cinq heures, bien avant le jour, j'ai été éveillé par les éclats enragés des trompettes.—Premier déjeuner et toilette de mon cheval.

Nouveau coup de trompette à six heures; pansage.—Cinq quarts d'heure durant j'ai étrillé, brossé, bouchonné, épongé, peigné mon cheval.

A neuf heures, promenade de mon cheval.

A midi, autre repas de mon cheval.

A deux heures, second pansage de mon cheval, nouveaux soins, autre repas.

A sept heures enfin, souper de mon cheval.

Et encore et toujours mon cheval! Pour lui on a remis en vigueur le cérémonial décrété par Caligula à l'usage de

celui dont il fit un consul.

Cependant mon cheval est en bonne santé. Que serait-ce, grand Dieu! s'il était au régime. Je tremble à la seule pensée qu'il peut tomber malade et qu'alors je deviendrais son infirmier.

Mes journées ne lui suffisent pas, il lui faut mes nuits. Ainsi, à cette heure, lorsque je serais si aise de reposer dans mon lit, je suis ici de garde d'écurie, c'est-à-dire que je vais passer la nuit à veiller sur le sommeil de mon cheval, et du cheval de mon brigadier, et des chevaux de tous mes camarades...

—Garde d'écurie! cria une voix formidable, garde d'écurie!

D'un bond, Gédéon fut sur pied et en présence du brigadier de semaine qui faisait une ronde.

—Je présuppose que vous dormiez, dit sévèrement le brigadier; vous aurez le plaisir de me faire celui de deux jours de consigne.

—Brigadier, je vous assure...

—Silence dans le rrrrang ou je réitère. Que je sais que les chevaux ils se plaignent que vos ronflements ils les empêchent de dormir.

Il n'y avait rien à répondre. Le brigadier s'éloigna en amortissant le bruit de ses pas, afin de surprendre quelque autre délinquant.

—Évidemment, se dit Gédéon, je suis dans mon tort. Je songerai une autre fois à ne plus réfléchir, mieux vaut dormir maintenant et tâcher de mériter ma punition. Mais pourquoi diable me suis-je engagé! Pourquoi ai-je été précisément choisir la cavalerie?

Pourquoi?

II

Table des matières

Il n'y a pas de cela longues années, le jeune Gédéon Flambert jouissait en paix de la réputation du plus détestable garnement de la ville de Mortagne, une de ces agréables sous-préfectures de quinze mille âmes, où chacun a le droit incontestable et sacré de vivre tranquille comme Baptiste, heureux comme le poisson dans l'eau et libre comme l'air, à la seule et bien simple condition d'accepter sans révoltes ni murmures la surveillance et le contrôle de ses quatorze mille neuf cent quatre-vingt-dix-neuf concitoyens.

Les fredaines—à Mortagne, on disait les débordements—de Gédéon étaient un des aliments les plus piquants et les plus vifs de toutes les conversations de la ville, et certes on pouvait parler longtemps sans tarir.

A dix-huit ans qu'il avait à peine, ce déplorable sujet—la désolation de sa famille—avait déjà contracté des dettes au Café militaire, inséré des vers dans *l'Écho Mortagnais*, et écorné, à dire d'experts, la vertu et la réputation de trois ou quatre grisettes sentimentales et romanesques.

Sans compter qu'il avait déjà tous les instincts du spadassin.

Une nuit, au bal travesti que donne tous les ans le théâtre, pour la mi-carême, il s'était pris de querelle avec un jeune homme des environs, l'avait conduit presque de force sur le pré et là, avait échangé avec lui des explications qui s'étaient terminées par un dîner trop largement arrosé.

C'en était trop. Aussi, tous les gens sensés n'avaient qu'une voix pour flétrir une semblable conduite, et même un soir, au Cercle littéraire, M. Narrault, juge de paix,

homme sévère mais juste, n'avait pas hésité à comparer Gédéon à Faublas pour les aventures scandaleuses, et à Lacenaire à cause de son goût pour la poésie.

On trouva généralement la comparaison exagérée, mais les pères de famille prudents n'en défendirent pas moins à leurs fils la fréquentation d'un si précoce mauvais sujet.

Gédéon, presque fier de cet interdit, se souciait infiniment peu des bavardages de Mortagne; malheureusement il en était pas de même de son père.

L'excellent M. Flambert, qui du matin au soir avait les oreilles ahuries de compliments de condoléance sur les frasques de l'héritier de son nom, croyait voir sa considération sérieusement menacée par l'inconduite de son fils. Déjà plusieurs fois il avait songé sérieusement à prendre le parti de mourir de chagrin, lorsque M. Narrault, le juge de paix, homme sévère mais juste, lui conseilla «de destiner son Gédéon à la carrière des armes,» ou, en d'autres termes, de le faire soldat bon gré mal gré.

III

Table des matières

Or, cette idée est des plus naturelles aujourd'hui; elle est presque un système.

Prudhomme, que nous avons vu jadis flétrir les excès d'une *soldatesque effrénée* et tracer en rougissant une peinture énergique de la *licence des camps*, Prudhomme est complètement revenu de ses injustes préventions.

Pour lui, l'armée n'est plus qu'un lycée correctionnel, fondé à la seule fin de tirer de peine les papas embarrassés de leurs mauvais sujets de fils, un gymnase orthopédique moral qui se charge gratis du redressement des caractères vicieux et des instincts mauvais. C'est pour quoi il y envoie bravement ses héritiers manger de la vache enragée.

C'est un pis-aller honorable, commode, et surtout fort économique; où trouver mieux?

L'armée, à ce système, doit chaque année quelques centaines de chenapans et de cerveaux brûlés qui viennent d'un air décidé essayer l'uniforme, et qui huit jours après donneraient tout au monde pour s'en aller.

Les sept dixièmes tournent mal; et si les familles ne se hâtent de les faire remplacer—ce qui coûte de l'argent—bon nombre vont en Afrique prendre l'air des compagnies de discipline, ou, pour parler comme au régiment, *rouler la brouette à biribi*.

Croyez, excellent monsieur Prudhomme, qu'il m'en coûte de vous arracher une de vos dernières illusions, mais cependant retenez bien ceci:

1^o Le régiment ne corrige rien du tout, et votre fils, au bout de deux ans, vous reviendra exactement le même, sinon pire.

2^o Au régiment—en temps de paix—on n'adore pas les engagés volontaires. Oh! mais là, pas du tout.

Je sais des colonels qui les ont en horreur. Il en est un—je l'ai connu particulièrement—qui toutes les fois que, selon l'usage, on lui présentait un engagé volontaire nouvellement arrivé au corps, lui adressait la phrase sacramentelle que voici:

—Vous êtes engagé?

—Oui, mon colonel.

—Ah! très-bien. Mais, dites-moi, vous n'aviez donc aucun moyen d'aller vous faire pendre ailleurs?

L'accueil n'est pas encourageant, c'est un fait, mais les colonels ne sont pas des marchands de soupe, et la conscription donne tous les ans à l'armée assez de *sujets* pour la dispenser de recourir au *filz de famille*.

M. Veuillot, il est vrai, assure quelque part que «l'épée est un moyen de moralisation.» Mais parole de M. Veuillot n'est pas parole d'Évangile, et peut-être prétend-il parler des zouaves du saint-père.

Je sais bien, monsieur Prudhomme, que vous avez dans votre sac une foule d'exemples à me citer, vous allez me conter l'histoire de ce général qui...

De grâce, arrêtez, vos exemples ne sont que des exceptions. Il y en a. Bon nombre d'engagés volontaires arrivent, mais ceux-là ont un bien autre courage que monsieur votre fils et que tous ces étourneaux qui s'engagent pour faire pièce à leur famille ou parce qu'ils ont été séduits par la pompe de l'uniforme et par les éclats de la musique.

Avec un peu de courage vous pouviez faire de votre fils un médiocre parfait-notaire ou un très-honnête commerçant, vous en avez fait un mauvais soldat; et encore, il vous reviendra, soyez-en sûr, avant dix-huit mois et sans avoir, à l'exception de la charge en douze temps,

appris «sous les drapeaux» autre chose qu'à jurer et à boire militairement la goutte.

IV

Table des matières

Le conseil du juge de paix fut un vrai trait de lumière pour le digne M. Flambert.

—Comment, se dit-il, n'avais-je pas eu cette idée! Gédéon ne me semble bon à rien, il aime la flânerie, le café, le vin et le reste, donc il est né pour faire un excellent militaire. Il sera soldat, c'est dit.

Cette détermination arrêtée, il ressentit aussitôt cette douce et secrète satisfaction qui inonde le cœur d'un père le jour où, à force de sacrifices, il assure le bonheur et l'avenir de son enfant.

Excusons-le. Il n'avait pu méditer le chapitre qui précède, et ses notions sur l'armée étaient des plus fantaisistes. Il les avait puisées aux sources mélodieuses de l'Opéra-Comique, et ne connaissait d'autres militaires que ceux qui servaient sous les ordres de feu le général Scribe, héros aimables, toujours colonels à trente ans, et dont les marquises et les baronnes, les plus riches et les plus belles, se disputaient la main.

De ce jour, avec un art infini, avec une adresse dont il se fût cru lui-même incapable, M. Flambert s'efforça de prouver à son fils qu'il avait toujours eu pour la carrière des armes une vocation irrésistible.

Il réussit au delà de ses espérances, et un beau matin, à la suite d'une explication orageuse, motivée par une nouvelle fredaine, Gédéon déclara tout net qu'il voulait s'engager—pour être libre!!...

Il n'eut pas besoin de le déclarer deux fois.

M. Flambert, dont le principe était qu'il faut battre le fer tandis qu'il est chaud, conduisit séance tenante son fils

chez un médecin qui le déclara «bon pour le service,» et de là à la mairie, où en moins de rien on lui libella le contrat.

Gédéon n'hésita pas une minute, et d'un trait de plume il s'engagea à servir l'État pendant sept ans—à cheval.

V

Table des matières

Les engagés volontaires ayant le droit de désigner le corps où ils veulent servir, tous—je ne parle pas de ceux qui savent ce qu'ils font—se décident pour la cavalerie; sans doute parce que le service y est plus pénible et qu'on y a infiniment moins de chances d'avancement.

Gédéon fit comme tous les autres, et crut faire un coup de maître en choisissant le 13^e hussards, ce magnifique régiment, chamarré d'or sur toutes les coutures, et dont les officiers lancent des gerbes d'étincelles, lorsqu'aux rayons du soleil ils font caracoler leurs chevaux sur le front de leurs escadrons.

En échange de sa signature, Gédéon reçut une feuille de route pour rejoindre son corps.

L'État, qu'il servait désormais, lui allouait vingt sous par étape, et un billet de logement avec place au feu et à la chandelle.

Ainsi Gédéon fut soldat sans jamais en avoir eu l'idée.

Que l'engagé volontaire dont ce n'est pas un peu l'histoire lui jette la première pierre!

VI

Table des matières

—Comme tu feras la route en chemin de fer, dit M. Flambert à son fils au moment où ils sortaient de la mairie, tu as au moins huit jours devant toi; profite-en pour t'amuser.

Et généreusement il sortit quelques louis de sa poche.

Gédéon était trop bon fils pour ne pas obéir scrupuleusement. Il ne songea donc qu'à enterrer le plus joyeusement du monde sa vie de bourgeois. On but en l'honneur du nouveau héros beaucoup de punch et de vin chaud au Café militaire et à l'estaminet de la ville. Un vieux commandant du premier Empire, M. de Tamballery, dont tout Mortagne admira longtemps la tenue et les colscarcan, crut devoir lui donner de précieuses instructions, mais il abusa de ses avantages pour lui raconter toutes ses campagnes et lui faire une description infinie de la bataille de Lutzen, où il avait été blessé.

Enfin, le moment de la séparation arriva.

—Souviens-toi, mon fils, dit M. Flambert à Gédéon, que tu as ton avenir entre les mains. Tu as tout ce qu'il faut pour parvenir. Conduis-toi bien, et «reviens-moi avec l'épaulette.»

—Je ne reviendrai qu'avec deux épaulettes, dit Gédéon.

Il partit.

Alors seulement M. Flambert eut quelques doutes sur l'excellence du parti qu'il venait de faire prendre à son fils. Ah! s'il n'eût dû lui en coûter qu'un billet de cinq cents francs, avec quel bonheur il eût dit à l'enfant prodigue:

—Reste, ne me quitte pas.

Mais, à moins de deux mille francs, on ne trouve guère de remplaçant.

Et encore, d'aucuns estiment que ce n'est pas cher.

VII

Table des matières

Deux jours après, le nouveau hussard, descendu de voiture à six heures du matin, se promenait tristement dans les rues désertes de Saint-Urbain, où le 13^e tenait alors garnison.

Saint-Urbain est une petite ville bien triste, bien tranquille, qui dort paresseusement au milieu du plus beau pays du monde, sur les bords de la Serpole, jolie rivière aux eaux bleues, qui l'entoure et l'étreint du triple rang de ses capricieux méandres.

Saint-Urbain, depuis deux siècles au moins, n'a pas changé de physionomie; on dirait une relique du passé, amoureusement conservée à quelques pas du château enchanté de la Belle au bois dormant.

A peine depuis deux ans y a-t-on installé des réverbères, et cette innovation est due aux plaintes d'un colonel et aux intrigues d'un jeune avocat nouvellement arrivé de Paris.

Le chemin de fer passe à huit lieues à peine, et cependant les communications étaient restées des plus difficiles, lorsque l'administration se décida à suppléer au peu d'industrie des habitants en organisant un service d'omnibus.

Dépendance autrefois de communautés religieuses riches et puissantes, Saint-Urbain a conservé un aspect austère et presque monacal. Les maisons sont hautes et noires, les rues étroites et mornes, bordées en certains endroits de cloîtres humides et sans jour. A chaque pas on rencontre de grands bâtiments sombres, aux fenêtres étroites et allongées, antiques couvents aujourd'hui déserts.

Des quatre églises, jadis à peine suffisantes à la dévotion des fidèles, deux seulement ont été conservées; les autres ont été converties en magasins à fourrages et en ateliers de fournitures militaires. Mais les quatre clochers, remarquables constructions du treizième siècle, sont restés debout, entourés des clochetons plus humbles des communautés abandonnées, et de loin prêtent à Saint-Urbain les apparences d'une grande cité.

Seule la garnison donne un peu de vie et de mouvement à cette nécropole. Aussi le gouvernement y entretient-il en tout temps deux régiments, l'un d'infanterie, l'autre de cavalerie, bien que pour cette dernière arme la situation soit assez défavorable.

Ces régiments sont la principale, l'unique source de la richesse du pays. Grâce à eux, bon nombre de petits industriels peuvent réaliser quelques économies, plus d'un bourgeois vit tranquillement du produit des chambres qu'il loue meublées à des officiers, enfin on cite quatre ou cinq limonadiers qui auront fait une fortune considérable, lorsqu'ils auront réussi à recouvrer toutes leurs créances.

Mais Saint-Urbain doit bien d'autres avantages encore à la garnison. D'abord, la reconstruction presque totale de la rue du Marché, la plus belle de la ville, où l'on a installé deux magnifiques cafés ornés de billards et de divans, luxe inouï! et la fondation d'un nouveau faubourg, où prospèrent cinq ou six bals publics et au moins autant de guinguettes.

On ne peut guère parler du théâtre, les habitants ayant une sainte horreur pour ce passe-temps profane.

Le triste directeur doit aux seuls officiers les quelques recettes qui lui permettent de faire chaque année une banqueroute honorable.

Mais il ne faut pas oublier la musique.

Jeudis et dimanches, dans l'après-midi, lorsqu'il fait beau, et même lorsqu'il fait mauvais, les musiques des deux

régiments viennent à tour de rôle donner un concert gratuit sur la promenade.

Les jours de musique sont jours de fête pour Saint-Urbain, toute la ville se donne rendez-vous sur le cours des Ormes; les dames de la société y étalent leurs belles toilettes, et les grisettes leurs frais minois et leurs robes de guingamp.

Eh bien, malgré tous ces avantages—et encore nous passons sous silence les revues et les grandes manœuvres—les Urbinois ne professent pas pour les militaires le faible et l'admiration des cités de l'Alsace et du Nord.

Les vieux maris de jeunes femmes prétendent—non sans raison—que leur sécurité est toujours menacée, et les parents des ouvrières gentilles assurent que leurs filles sont infiniment plus difficiles à garder.

Quant aux officiers qui ont tenu garnison à Saint-Urbain, ils bâillent au seul souvenir de cette charmante cité.